

je réclamerais aux besoins vos bons offices, comme vous avez réclamé les miens quand vous espériez obtenir mademoiselle du Breuil.

— Je crois que vous ne me les demanderiez pas, dit Paul en se maîtrisant et en affectant le plus grand calme.

Cela l'eût beaucoup soulagé de chercher querelle à quelqu'un, mais sa dette se dressa devant lui, tandis que les dernières paroles de son ami l'enlaçaient et le retenaient captif comme dans les mailles plombées d'un épervier.

— Au surplus, continua Frédéric, vous quittez à peine la place de prétendant et elle est encore toute chaude. Il faut lui laisser le temps de refroidir.

Paul enfonça ses ongles dans ses mains crispées. Tout son sang bouillonnait en écoutant ce langage qui n'était certainement pas offensif, mais que Paul trouvait froid, libre, et trop familier. Il aurait voulu qu'on ne parlât de Valentine qu'à genoux. Mais à quel titre l'exiger maintenant ?

Cependant Frédéric s'aperçut bien vite que Paul était dans un état d'irritation qui menaçait de faire explosion au moindre prétexte, et même sans prétexte.

— Si je n'y prends garde, pensa-t-il, Paul ne se souviendra plus de ce qu'il me doit et j'aurai mauvaise grâce à le lui rappeler.

Frédéric prit donc un air amical, grave, et, questionnant Paul avec toutes les apparences du plus grand intérêt, il lui dit :

— Mais cette rupture, est-elle définitive ?

— Oh ! très-définitivement ! répondit Paul, avec une tristesse exempte cette fois de provocation, et qui s'épanchait librement, car la demande de Frédéric paraissait dictée par une amitié sincère. Cette rupture, d'ailleurs, était obligatoire. Ne vaut-il pas mieux qu'elle se soit faite tout de suite ? Jamais je n'aurais consenti à épouser mademoiselle du Breuil en cachant mes dettes à son père. C'eût été d'un malhonnête homme. Jamais, d'un autre côté, je n'aurais pu me résigner à cet aveu, me résoudre à implorer ma grâce pour la tentative folle à laquelle j'ai eu recours. M. du Breuil ne me l'eût pas pardonnée. Quelquefois, quand on se bat en duel, on cache des raisons graves sous des motifs futiles. C'est la même chose. Je n'ai pas dit à M. du Breuil la cause véritable qui me sépare pour toujours de sa fille. Mais je la connais, et cela suffit.

— Mon cher Paul, répondit Frédéric d'un ton pénétré, je n'ai ni à vous approuver ni à vous blâmer. Dans un acte si important et purement personnel, vous saviez mieux que moi ce qui vous restait à faire. Pour se marier, de nos jours, il faut avoir une position. C'est l'usage. Et vous savez aussi bien que moi que la sagesse